

Discours littéraire et réactivation des consciences. Le cas de l'Afghanistan dans la littérature contemporaine : Yasmina Khadra

Aurélie RENAULT
Aix Marseille Université, CIELAM
LACS
aiximmorenov@gmail.com

Recibido: 29/10/2010

Aceptado: 07/02/2011

Résumé

Alors que la surmédiation de la violence semble à l'origine d'une désensibilisation du lecteur/spectateur postmoderne, la littérature fait plus que jamais sens. Mise en intrigue, focalisation interne notamment permettent à des auteurs comme Yasmina Khadra de rendre présente l'horreur qui accompagne les conflits qui règnent en Afghanistan, niant ainsi l'écart géographique et culturel qui séparait ses lecteurs occidentaux du peuple afghan. La littérature nous place face à l'abject, non pas vraiment pour résister à l'abjection du monde mais pour nous contraindre à la reconnaître. Au fond, la littérature répond à la tentation de négation de l'abject qui se saisit de la *doxa* lorsqu'elle se trouve confrontée à ce phénomène. Il s'agit bien par conséquent d'« élaborer » l'abject, à savoir le mettre en mots et en forme, le « décharger » et « l'évider », le déployer à la figure du lecteur malgré son « surmoi », selon Kristeva.

Mots clés: Yasmina Khadra, littérature maghrébine, Mal, Afghanistan.

Discurso literario y reactivación de las conciencias. El caso de Afganistán en la literatura contemporánea: Yasmina Khadra

Resumen

En estos tiempos en que la presencia constante de la violencia en los medios de comunicación parece desensibilizar al lector/espectador postmoderno, la literatura cobra más que nunca sentido. Particularmente la construcción de la intriga y la focalización interna permiten a autores como Yasmina Khadra actualizar el horror que conllevan los conflictos en Afganistán, borrando así la distancia geográfica y cultural que separaba a los lectores occidentales del pueblo afgano. La literatura nos coloca frente a lo abyecto, no para resistirnos a la abyección del mundo sino para obligarnos a reconocerla. En el fondo, la literatura responde a la tentación de negación de lo abyecto que se vale de la *doxa* cuando se ve enfrentada a este fenómeno. Se trata, por consiguiente, de “elaborar” lo abyecto, es decir, ponerlo en palabras y en forma, “descargarlo” y “vaciarlo”, “desplegarlo” frente al lector a pesar de su ‘superego’, según J. Kristeva.

Palabras clave: Yasmina Khadra, literatura magrebí.

Literary Discourse and the Reactivation of Consciences. The Case of Afghanistan in Contemporary Literature: Yasmina Khadra

Abstract

While the overmediatization of violence seems to have triggered a decline in sensitiveness in post-modern readers and viewers, literature is, more than ever, "making sense". Notably, plot setting and inner focusing enable an author such as Yasmina Khadra to conjure up the horror of Afghanistan conflicts. Thus, bridging the geographical and cultural gap that used to dissociate the Western reader from Afghans, literature confronts us with the abject, not so much in order to resist the world's abjection as to force us to acknowledge its existence. Basically, literature is a response to the temptation to deny the abject that takes hold of the "doxa" when it is brought face to face with this phenomenon. As a result, literature has to "elaborate" on the abject, to put it into words and shape it, "defuse" and "eviscerate" it, flaunting it in the reader's face, against his/her "superego", as Julia Kristeva puts it.

Key words: Yasmina Khadra, literature of Maghreb.

Referencia normalizada

Renault, A., (2012) "Discours littéraire et réactivations des consciences. Le cas de l'Afghanistan dans la littérature contemporaine : Yasmina Khadra". *Thélème*, Vol. 27, 369-380.

La violence se veut perturbatrice de l'ordre établi. En cela, elle débouche sur l'horreur qu'il nous faut distinguer de l'horrible, ce dernier terme pouvant parfois être exclu du champ lexical du Mal. L'horreur a trait à ce qui fait peur, hérisse¹. En cela, elle se rapproche de l'horrible. Toutefois, l'horrible renvoie au domaine physique² mais ce qui suscite un sentiment d'horreur semble avoir forcément trait au Mal, et c'est ce sentiment que l'homme est censé ressentir lorsqu'il se trouve confronté au Mal.

Paradoxalement, alors que les médias ne cessent d'évoquer la violence, l'horreur, l'effroi n'apparaissent pas, plus ou peu dans l'âme des spectateurs. D'une part, la banalisation de la violence est à l'origine d'une désensibilisation – Jules Ferry et André Comte-Sponville, résumant les reproches faits aux médias écrivent que la télévision «génère l'apathie et l'indifférence des citoyens à force de surinformation inutile» (Ferry & Comte-Sponville, 1999 : 736) –, d'autre part, si l'individu ne réagit pas de façon kantienne, pour ainsi dire – il ne considère plus autrui comme une fin; peu importe ce qui peut lui arriver –, il n'en est pas moins plongé dans une

¹ « Horreur, n.f. Représente un emprunt au latin *horror* « hérissement », « frissonnement », « frisson d'effroi » puis « terreur sacrée » [...] » A partir du XVIIe, « le mot s'emploie au sens de « sentiments criminels, actes infâmes » » (Rey, 1999 : 1741). On voit le lien entretenu par l'horreur avec l'immoralité.

² « Horrible est employé au XVIème siècle pour qualifier « quelque chose d'excessif ». A partir du XVIIème siècle, il prend le sens de « très laid, très mauvais » (Rey, 1999 : 1742).

sorte d'effroi non pas en imaginant ce qui est arrivé à autrui mais en se projetant à la place d'autrui lorsque les médias lui en laissent la possibilité – chose rare... Aussi Régis Debray peut-il écrire que « Les médias nous habituent à l'horreur en banalisant l'extraordinaire et en sublimant le banal; en euphémisant catastrophes et atrocités; en lissant les événements, tous furtifs et miroitants, également spectaculaires et par là, plus ou moins indifférents » (Debray, 1992 : 487).

C'est en relisant l'un des passages les plus célèbres de *Candide* que nous pouvons mesurer l'indifférence dans laquelle nous plongeant les chiffres que nous entendons dès lors que des personnes meurent de mort violente dans le monde:

Les canons renversèrent d'abord à peu près six mille hommes de chaque côté; ensuite la mousqueterie ôta du meilleur des mondes environ neuf à dix mille coquins qui en infectaient la surface. La baïonnette fut aussi la raison suffisante de la mort de quelques milliers d'hommes. Le tout pouvait bien se monter à une trentaine de mille âmes (Voltaire, 2004 : chapitre 6).

L'ironie voltairienne – perceptible dans la périphrase « meilleur des mondes » ou encore dans le verbe « infecter » – dénonce l'indifférence des Rois – qui, rappelons-le, font chanter des *Te deum* pendant le massacre – mais pourrait se faire également dénonciation de la posture de l'homme moderne face au Mal : un mort innocent de plus ou de moins, cela ne change rien. En se fondant dans un chiffre, les individus perdent précisément toute individualité et c'est cette perte d'individualité qui est à l'origine de l'absence de sentiment du lecteur/ spectateur.

Dans un monde dans lequel le Mal s'est banalisé, comment préserver ou restaurer la sensibilité des êtres humains ?

Nous allons nous attarder sur le traitement que font subir les médias à l'Afghanistan et ainsi mesurer l'écart qui existe entre le discours littéraire et le discours informatif, ce qui nous permettra d'aller dans le sens de Paul Ricœur lorsque celui-ci insiste sur l'importance de la notion de mise en intrigue dans la sphère du littéraire.

L'Afghanistan est un pays très convoité du fait de sa position géographique puisqu'il constitue une voie de passage vers la Chine et peut être considéré comme un Etat tampon entre l'Empire russe et les Indes. C'est l'histoire contemporaine de ce pays que nous voudrions évoquer en rappelant d'abord que l'Afghanistan a été envahi par les Russes de 1979 à 1989, ce qui a valu à ce territoire d'incessants combats. Une fois la guerre avec la Russie achevée, commence la guerre civile, qui s'étend de 1989 à 2001 et au cours de laquelle les talibans prennent le pouvoir en 1994 ; Le Mollah Omar dirige le pays. Suite aux attentats perpétrés aux Etats-Unis, les Américains bombardent Kaboul en 2001 et une nouvelle guerre commence opposant les talibans aux Américains³. Le nombre de morts durant ces trente années

³ Pour une chronologie détaillée de l'Histoire de l'Afghanistan, nous renvoyons au site <http://www.thucydide.com>.

de guerre est important mais peu de journaux en Occident s'attardent sur les guerres qui déciment l'Afghanistan. Et pour cause, comme l'a constaté Michel Erman⁴, l'Occident, depuis la seconde guerre mondiale, ne connaît pas de conflit sur son territoire et a eu tendance à adopter un regard distancié sur les guerres afghanes, regard presque indifférent puisqu'il s'agit dès lors de se contenter de temps à autre de dire combien de personnes sont mortes tel jour, sans chercher à créer quelque *pathos*⁵, quelque sentiment d'identification que ce soit chez le lecteur occidental. Dans *les cerfs volants de Kaboul* de Khaled Hosseini, le père du narrateur déplore à plusieurs reprises le fait que le monde soit indifférent au sort des Afghans⁶. En effectuant une recherche dans les archives du *Monde*, à partir de 1983, nous n'avons pas trouvé beaucoup d'articles évoquant le sort des Afghans ou plutôt des articles ne commencent à apparaître qu'à partir du moment où Ben Laden, venu soutenir les Afghans dans leur guerre face à la Russie, commence à devenir une menace pour les Etats-Unis, autrement dit uniquement lorsque le concept de guerre laisse peu à peu place à celui de terrorisme. L'article le plus ancien que nous ayons trouvé remonte à 1998 et constitue le compte-rendu d'un reportage effectué par deux journalistes pour le compte du magazine télévisé *Des racines et des Ailes*. Cet article résume en tout au plus deux cents lignes le quotidien des femmes afghanes, contraintes de porter le tchadri et de s'instruire en cachette à cause des talibans. Voilà tout ce que le lecteur français apprend du sort des femmes en Afghanistan. Le documentaire a été tourné en caméra cachée et nous assistons au témoignage d'une jeune femme : « Quand je porte le tchadri [le voile afghan qui recouvre les femmes de la tête au pied], j'ai mal à la tête car je ne vois rien », raconte une jeune fille. Et sa mère d'ajouter : « Les talibans veulent nous rendre illettrées » (Philip, 1998). L'information est livrée « brute », au lecteur de réagir ou non. Lorsque la menace terroriste s'est précisée, en 2000, Amnesty International s'intéresse de plus près au sort des Afghanes, ce qui vaut un article qui se veut polémique sur le sort des femmes afghanes, article signé Elisabeth Badinter qui se clôt par une pétition. Nous apprenons alors, non sans effroi, que les femmes afghanes subissent humiliations et châtements au quotidien et ne pouvons que les considérer comme aliénées :

⁴ « La violence terroriste frappe en priorité l'Occident, c'est-à-dire un ensemble d'Etats qui, au cours de leur histoire, ont peu à peu domestiqué la violence civile et promu la sécurité publique ; « l'effet de terrorisation n'en est que plus effrayant » (Erman, 2009 : 22).

⁵ « Le *pathos*, ne l'oublions pas, est l'effet émotionnel produit sur l'allocutaire. Pour Aristote, il s'agit avant tout de la disposition dans laquelle il faut mettre l'auditoire pour réaliser un objectif de persuasion » (Amossy, 2000 : 170).

⁶ « Sans événement fort, pas d'image émotion, et sans image forte, pas de séquence d'information. Les images de pays lointains n'apparaissent donc sur nos écrans, pour quelques minutes, qu'en cas de tragédies, guerres ou catastrophes. » Aussi faut-il attendre les événements du 11 septembre pour que les Occidentaux tournent leurs regards vers l'Afghanistan (Debray, 1992 : 470).

Elles sont victimes d'offenses graves dans les domaines de la sécurité personnelle, de la santé, de l'éducation, du droit de circuler librement, etc. Dans les zones urbaines, et notamment à Kaboul, la population féminine vit sous la menace constante des fonctionnaires du ministère de la propagation de la vertu et de la suppression du vice. Pour une chaussette ou une chaussure de couleur ou de forme interdite, un burqa (fameuse robe qui les couvre de la tête aux pieds) mal ajusté qui laisse entrevoir un peu de peau, elles encourent la bastonnade.

Outre ces violences publiques et arbitraires infligées dans les rues, l'accusation d'adultère ou de fornication leur vaut d'être fouettées dans des stades devant des foules entières. Mais la facilité avec laquelle les femmes sont punies pour ces motifs contraste avec la difficulté extrême qu'elles ont à prouver qu'elles ont été violées. Pour ce faire, il faut le témoignage de quatre témoins en plus des exigences normales en matière de preuve.

Et si elles ne parviennent pas à prouver qu'elles ont été contraintes à des relations sexuelles, elles peuvent, elles les victimes, être flagellées pour fornication ou adultère. Or c'est pourtant le cas d'un grand nombre de femmes de communautés minoritaires, victimes, en outre, de mariages forcés ou enlevées à leur famille pour devenir les victimes d'un trafic sexuel au Pakistan (Badinter, 2000).

Il s'agit de choquer le lecteur, en lui livrant une information fondée sur un Argument d'Autorité – Amnesty International. Cette situation des femmes en Afghanistan nous choque mais le style journalistique empêche tout *pathos* de s'instaurer : nous accédons à l'information mais aucune identification n'a lieu entre les femmes françaises et les femmes afghanes, aussi leur sort va-t-il interpeller sans forcément conduire à quelque réaction que ce soit. Telle ne va pas être la réaction du lecteur des *Hirondelles de Kaboul* de Yasmina Khadra. De même, Elisabeth Badinter utilise au début de son article une énumération visant à décrire le sort de la population afghane mais le fait même que les exactions subies soient décrites dans une énumération empêche le lecteur français d'être en empathie avec les Afghans :

Outre les minorités ethniques déplacées et persécutées de toutes les manières, la population afghane vit sous la menace constante de peines et traitements cruels, inhumains ou dégradants : conditions de détention effroyables, avec recours systématique à la torture ; lapidation en cas d'adultère, amputation pour vol, flagellation pour consommation d'alcool ou délits sexuels mineurs, ensevelissement des homosexuels vivants, et tous ces châtiments infligés en public après des parodies de procès où la défense n'existe pas (Badinter, 2000).

Ces pratiques, fort éloignées des pratiques occidentales, choquent, scandalisent mais n'émeuvent pas, comme si ce pouvoir était réservé au discours littéraire ou au discours cinématographique. Un dernier exemple sera ici le compte-rendu fait par Bernard Henri Lévi de sa visite au commandant Massoud en 1998. Il rapporte les propos tenus par un chef afghan au commandant Massoud :

« Sais-tu qu'ils interdisent les cerfs-volants ? et les oiseaux en cage ? et les colombes en liberté ? et les représentations des bouddhas de Bamyan ? sais-tu qu'ils font la chasse aux radios, aux télévisions et que, depuis qu'ils ont découvert que les plus ingénieux arrivent à trafiquer des antennes avec des roues de bicyclette, ils se sont mis à fouiller partout, dans les caves, dans les cours, sur les terrasses, pour confisquer les bicyclettes ? » (Henri Lévi, 1998).

Bernard Henri Lévi commente ce compte-rendu en mettant l'accent sur l'aspect « ubuesque » du régime des talibans. Les interdits semblent dénués de toute

justification, de tout sérieux aux yeux du lecteur européen : ce n'est qu'en lisant *Les cerfs volants de Kaboul* de Khaled Hosseini qu'il pourra comprendre en quoi l'interdiction de faire voler les cerfs volants a partie liée au Mal.

Comme le discours historique, l'information journalistique se veut froide, objective, au contraire du discours littéraire mais il n'en demeure pas moins que, comme l'ont constaté Luc Ferry et Comte-Sponville (1999), elle demeure une médiation entre le citoyen et l'information véritable, à savoir celle qui se trouve dans les livres.

Fonction de la littérature: conservation du *pathos*.

Parce que trop de personnes ont perdu le goût de l'universel, la littérature conserve un rôle qui dépasse, semble-t-il, celui des médias ou des organes comme le cinéma. En effet, le discours littéraire se veut « éveil des consciences », comme le disent Günter Grass et Pierre Bourdieu lors d'un entretien accordé au *Monde*. Seule la littérature peut éveiller en nous un *pathos* écrasé par la banalisation du Mal mais aussi est à même de provoquer l'horreur, l'effroi en notre âme.

Ainsi, un même événement traité de façon froide, objective et brève dans un journal, lorsqu'il est transposé dans la sphère de la fiction, devient source d'émotion pour le lecteur. Les événements qui ont lieu en Afghanistan ne touchent pas particulièrement le spectateur français du fait de la distance géographique entre les Afghans et lui-même⁷. Dès lors qu'il est plongé dans la lecture d'une œuvre relatant de façon fictionnelle ces mêmes événements, il va être ému, comme ce peut être le cas lors de la lecture des *Hirondelles de Kaboul* de Yasmina Khadra. L'objectivité voulue des journalistes, destinée souvent à empêcher toute prise à parti, rencontre l'indifférence ou plutôt l'absence de sensibilité du public. À l'inverse, le choix d'une focalisation singulière, comme la focalisation interne, permet de plonger le lecteur au cœur même des événements, de vivre ceux-ci en même temps qu'un personnage, quand bien même celui-ci serait pure fiction, et ainsi d'être touché au plus profond de lui-même par ce que vit ce personnage. L'empathie créée par le discours littéraire est difficilement traduisible dans le discours journalistique, quand bien même certains reportages se rapprochent parfois de l'effet que peut créer la littérature justement du fait de la présence d'une focalisation. C'est ce que déplore Luc Ferry dans *L'homme-Dieu ou le sens de la vie* :

⁷ Encore faut-il admettre avec Luc Ferry et André Comte-Sponville (1999 : 220), que sans les médias nous ne connaîtrions pas un pays comme l'Afghanistan : « Lorsqu'on reproche à l'information de gommer la profondeur historique des drames qu'elle visualise, de quoi parle-t-on au juste ? [...] La réalité, de toute évidence, est que l'immense majorité du public ignorait jusqu'à l'existence même de la Bosnie et de la Somalie avant que la télévision ne s'emparât de leur sort ».

Au final, la seule chose que nous apprendrions d'un reportage diffusé au journal télévisé, c'est qu'il y a quelque catastrophe, une part du malheur du monde, des victimes, toutes équivalentes, interchangeables, tout juste bonnes à alimenter les préoccupations des leaders caritatifs eux-mêmes de part en part médiatiques (Ferry, 1996 : 137).

Dans la sphère du littéraire, les victimes ne peuvent pas être considérées comme « interchangeables », « équivalentes ». Parce que le lecteur peut s'attacher aux personnages de fiction, il peut pleurer sur leur sort.

Dès l'ouverture des *Hirondelles de Kaboul* nous assistons à une lapidation. Nous pouvons certes lire dans les journaux occidentaux que les lapidations existent en Afghanistan, cela peut nous choquer mais non nous émouvoir et nous aurions tendance à nous percevoir comme fondamentalement autres par rapport à un peuple capable de tels actes. Or, voilà que Yasmina Khadra met en scène un intellectuel, Mohsen qui non seulement assiste à une lapidation mais qui, en plus, emporté par la foule, va avoir envie d'y participer, d'atteindre le but fixé par le mollah, à savoir tuer cette femme de mauvaise vie ainsi offerte en sacrifice au peuple.

Nous commençons par assister au discours du mollah, lequel exploite une vision manichéenne du monde lui permettant de considérer que la femme lapidée fait partie du royaume du Mal, tandis que le peuple qui la punit représenterait Dieu. Cette femme fait partie de ceux qui « ont accepté de subir la colère de Dieu plutôt que de s'en abstenir » (Khadra, 2004 : 15). En outre, la lapider est présenté paradoxalement comme un acte de purification : « Dans leur hystérie collective, persuadés d'exorciser leurs démons à travers ceux du succube, d'aucuns ne se rendent pas compte que le corps criblé de partout ne répond plus aux agressions, que la femme immolée gît sans vie, à moitié ensevelie, tel un sac d'horreur jeté aux voutours » (Khadra, 2004 : 16). Le corps continue à être criblé de coups... Mohsen est parvenu à donner le coup fatal et en a éprouvé de la joie, sentiment qui va le plonger dans la honte. Il va se confier à son épouse, Zunaira, une intellectuelle qui, depuis que les talibans sont au pouvoir, n'a plus le droit de travailler et est contrainte de porter le tchadri. Elle ne peut supporter l'idée qu'une personne soit torturée et encore moins celle selon laquelle son époux participerait à la torture. Aussi ces paroles de Mohsen vont-elles la plonger dans l'effroi :

Une prostituée a été lapidée sur la place. J'ignore comment je me suis joint à la foule de dégénérés qui réclamait du sang. J'étais comme absorbé par un tourbillon. Moi aussi, je voulais être aux premières loges, regarder de près périr la bête immonde. Et lorsque le déluge de pierres a commencé à submerger le succube, je me suis surpris à ramasser des cailloux et à le mitrailler, moi aussi. J'étais devenu fou, moi aussi (Khadra, 2004 : 31).

La focalisation interne – nous avons assisté à la lapidation avec Mohsen – ainsi que l'utilisation du discours direct nous permettent de plonger dans l'intériorité de Mohsen et de nous rendre compte que la folie et la cruauté suscitées par le régime taliban sont contagieux. La foule a entraîné Mohsen, homme pacifique, incapable de se battre et défendant les idées des Lumières. Son discours emprunte ici les termes utilisés par le mollah, « le succube », « la bête immonde », autant de périphrases censées positionner la prostituée du côté du démon mais dont

l'utilisation fait rougir leur utilisateur, lui donnant le sentiment que c'est bel et bien lui qui a basculé du côté du Mal, ce dont son épouse ne le détrompera pas en décidant de ne pas dormir, ce soir-là, à ses côtés. Mohsen prétend avoir été entraîné par la foule, celle-ci l'aurait dénué de son Moi, ou plutôt, si l'on suit l'analyse proposée par Freud dans *Psychologie collective et analyse du Moi*, la foule a fait surgir l'inconscient de Mohsen, inconscient composé « d'instincts brutaux ». Pour Freud, rien ne doit surprendre de la part de l'homme immergé dans la foule :

La psychologie aurait à fournir l'explication de ce fait surprenant que l'individu qu'elle croyait avoir rendu intelligible, se met, dans certaines conditions, à sentir, à penser et à agir d'une manière toute différente de celle à laquelle on pourrait s'attendre, et que ces conditions sont fournies par son incorporation dans une foule humaine ayant acquis le caractère d'une « foule psychologique » [...] Il nous suffit de dire que l'individu en foule se trouve placé dans des conditions qui lui permettent de relâcher la répression de ses tendances inconscientes. Les caractères en apparence nouveaux qu'il manifeste alors ne sont précisément que des manifestations de cet inconscient où sont emmagasinés les germes de tout ce qu'il y a de mauvais dans l'âme humaine (Freud, 1924 : 14).

Le comportement de Mohsen plongé au sein de la foule refléterait par conséquent les instincts mauvais qui composent son inconscient et, plus largement, l'inconscient collectif. Mohsen est bien, dans la suite de l'histoire, pour le lecteur, un intellectuel éclairé incapable de cautionner la lapidation et pourtant il a bien participé à une scène de lapidation... La foule semble bien capable de guider nos gestes. Yasmina Khadra, en nous mettant face à ce qui se passe en Afghanistan, nous permet de réfléchir sur la psychologie de la masse, sur la façon dont la masse peut nous guider et nous faire participer au Mal. Il n'est pas que la lapidation de cette jeune femme qui ne nous laisse pas indifférents : la torture intérieure à laquelle Mohsen va être en proie nous émeut également.

D'autres procédés que celui de la focalisation permettent de créer le *pathos* : le mélange des discours, la multiplicité des figures de style qui ne se limitent pas au simple symbole, l'élan que peut avoir un récit individué en direction de l'universel, tout ceci contribue à maintenir, par la médiation du *pathos*, les consciences en éveil et par conséquent à prendre conscience de l'universalité du Mal mais surtout de la nécessité de lutter contre toutes ses formes, la première étape de la lutte étant précisément la prise de conscience par le *pathos*. Le discours littéraire peut provoquer l'horreur en nous, justement parce que les effets du Mal sont mis en mots. Julia Kristeva, dans *Pouvoirs de l'horreur*, s'appuie sur l'œuvre de Louis-Ferdinand Céline pour montrer le « pouvoir nocturne de la littérature » - tout en nous rappelant bien que l'œuvre de Céline n'est qu'un exemple parmi tant d'autres :

La littérature est le codage ultime de nos crises, de nos apocalypses les plus intimes et les plus graves. D'où son pouvoir nocturne : « la grande ténèbre » (Angèle de Foligno). D'où sa compromission permanente : « la littérature et le mal » (Georges Bataille). [...] D'occuper sa place, de se parer donc du pouvoir sacré de l'horreur, la littérature est peut-être aussi non pas une résistance ultime mais un dévoilement de l'abject. Une élaboration, une décharge et un évidement de l'abjection par la Crise du Verbe (Kristeva, 2006 : 246).

La littérature comme « codage » suppose un déchiffrement de la part du lecteur des clés interprétatives dissimulées dans le corps du texte. Mais ce « codage » se veut codage de « crises » qui relèvent de l'intime comme de l'universel, voire d'un intime qui tend à l'universel comme le laisse entendre l'utilisation du déterminant possessif « nos ». Julia Kristeva précise encore davantage son propos en basculant de la notion de « crise » qui suppose un ébranlement, une transformation, à celle d'apocalypse qui, si elle implique la même idée d'ébranlement, laisse entendre que cet ébranlement ne laisse rien de notre moi passé. La transformation du moi du lecteur voulue par la littérature n'est pas que passagère... Le pouvoir de la littérature recouperait celui de l'horreur - défini par ailleurs comme attractif et répulsif à la fois. La littérature nous place face à l'abject, l'inacceptable, ce qui nous répugne profondément, non pas vraiment pour résister à l'abjection du monde mais pour nous contraindre à la reconnaître. Au fond, la littérature répond à la tentation de négation de l'abject qui se saisit de la *doxa* lorsqu'elle se trouve confrontée à ce phénomène. Il s'agit par conséquent d'« élaborer » l'abject, à savoir le créer, le mettre en mots et en forme, le « décharger » et « l'évider », le déployer à la figure du lecteur malgré lui ou plutôt malgré son « surmoi », explique Kristeva.

Yasmina Khadra nous met ainsi face au régime des talibans et ce qu'Elisabeth Badinter présentait, dans l'article du *Monde* que nous avons cité, au sein d'une énumération va prendre davantage de force lorsque nous allons être confrontés directement au mal commis par les talibans. Ainsi, dans le chapitre 7 des *Hirondelles de Kaboul*, Zunaira et Mohsen décident de se promener dans les rues de Kaboul :

Mohsen perçoit le rire étouffé de son épouse. Il grogne un instant puis, apaisé par la bonne humeur de Zunaira, il pouffe à son tour. Aussitôt, une trique s'abat sur son épaule :

-Vous vous croyez au cirque ? lui crie un taliban en exorbitant des yeux laiteux dans son visage brûlé par la canicule.

Mohsen tente de protester. La trique pirouette dans l'air et l'atteint au visage.

-On ne rit pas dans la rue, insiste le sbire. S'il vous reste un soupçon de pudeur, rentrez chez vous et enfermez-vous à double tour.

Mohsen frémit de colère, une main sur sa joue.

-Qu'est-ce qu'il y a ? le nargue le taliban. Tu veux me crever les yeux ? Vas-y, montre voir ce que tu as dans le ventre, face de fille !

-Allons-nous-en, supplie Zunaira en tirant son époux par le bras.

-Ne le touche pas, toi ; reste à ta place, lui hurle le sbire en lui cinglant la hanche. Et ne parle pas en présence d'un étranger (Khadra, 2004: 70).

Les talibans vont ensuite forcer Mohsen à se rendre à la mosquée tandis que Zunaira devra l'attendre à l'extérieur. Ce passage permet non seulement de souligner la cruauté des talibans qui bafouent toute forme de liberté individuelle mais aussi de mettre l'accent sur ce que subissent les femmes de Kaboul, à qui toute parole est interdite, à qui une « place » est assignée, celle de l'esclave de leur époux. Cette scène va jouer un rôle important au sein de l'intrigue : Zunaira en voudra à son mari de l'avoir incitée à sortir se promener et d'avoir accepté qu'un taliban lui

manque de respect. Aussi, devant la mosquée, la focalisation interne nous permet-elle d'accéder à l'indignation de la jeune femme :

Comment a-t-elle pu accepter d'enfiler ce monstrueux accoutrement qui la néantise, cette tente ambulante qui constitue sa destitution et sa geôle, avec son masque grillagé taillé dans son visage, comme des moucharabiehs kaléidoscopiques, ses gants qui lui interdisent de reconnaître les choses au toucher, et le poids des abus ? (Khadra, 2004 : 76).

Son indignation s'attaque en premier lieu au port du « tchadri » désigné par de nombreuses périphrases péjoratives, comme ce « monstrueux accoutrement », « cette tente ambulante », « sa geôle » autant d'images qui insistent sur l'aliénation de la femme privée du droit de plaire mais surtout du droit de se plaire. Le « tchadri » est également dénoncé en ce qu'il sort la femme de la sphère de l'humain pour la « néantiser », en faire un être incapable de « reconnaître les choses au toucher ». En second lieu, son indignation se reportera sur son époux et, parce qu'il n'a pas su la défendre, Zunaira va décider de porter le « tchadri » chez elle, comme pour, symboliquement, dire à son mari que puisqu'il accepte les lois des talibans, il doit en subir les conséquences dans sa demeure même⁸. Une telle décision rendra Mohsen fou, il luttera contre Zunaira pour lui ôter son voile, glissera et trouvera la mort, ce qui vaudra à Zunaira de se retrouver enfermée et de risquer de subir le sort de la prostituée. Zunaira rencontre en prison Atiq, un geôlier dans l'intériorité duquel Yasmina Khadra nous a fait pénétrer à plusieurs reprises. Comme de nombreux hommes, il ne connaît qu'un seul visage féminin, celui de son épouse. Lorsque Zunaira ôte son voile, il en tombe profondément amoureux et décide de la sauver. Son épouse est gravement malade et lui propose de prendre la place de Zunaira dans la geôle : tous les « tchadris » se ressemblent, personne ne pourra se rendre compte que ce n'est plus la même femme qui a été enfermée. L'épouse d'Atiq ira se faire fusiller au cirque tandis que son époux, pris au piège du « tchadri », n'arrivera pas à retrouver Zunaira. Le port du « tchadri » semble dénoncé également du point de vue des hommes puisque ceux-ci, à l'instar d'Atiq, perdent tout contrôle lorsqu'ils viennent à découvrir à quoi ressemble une femme lorsqu'elle en est dénuée. Atiq devient véritablement fou, erre dans les rues de Kaboul pendant trois jours et finit tué par la foule, choquée de le voir arracher des « tchadris » pour voir si Zunaira ne se cache pas derrière : « Les hommes « déshonorés » piétinent leurs femmes pour se jeter sur le fou... « *Incube ! suppôt de Satan !...* » Nous pouvons relever l'ironie de Yasmina Khadra lorsqu'il décrit la

⁸ « –Tu vas l'enlever, et tout de suite.

–Demande d'abord l'autorisation aux *taliban*. Vas-y, montre voir ce que tu as dans le ventre. Va les trouver, et somme-les de retirer leur loi, et moi, je te promets de retirer mon voile dans la minute qui suit. Pourquoi restes-tu là à me houspiller, gros bras, au lieu d'aller leur tirer les oreilles jusqu'à ce qu'ils perçoivent nettement la voix du Seigneur ? » (Khadra, 2004 : 102).

réaction des Afghans face à l'acte déshonorant d'Atiq : ils « piétinent » leurs femmes...

L'abject est bel et bien mis en scène, en mots, en forme, il a été « évidé » à la figure du lecteur, pour ainsi dire, et l'a mobilisé, lui montrant quel règne est celui des talibans, lui faisant vivre le quotidien des Afghans.

Aussi la littérature, parce qu'elle nous émeut et nous choque, peut-elle être considérée comme l'un des moyens dont dispose l'homme pour lutter contre la banalisation du Mal et la désensibilisation que celle-ci provoque. La *doxa* est choquée, révoltée davantage par les mots issus de la littérature que par ceux issus des médias. Il n'est qu'à voir sa réaction lors de la sortie de livres comme *Voyage au bout de la nuit* ou, plus récemment, *les Bienveillantes* de Littell ...

Le discours « journalistique » se veut concis tandis que les romans se fondent sur un récit, à savoir ce par quoi la dispersion temporelle – qui peut prendre l'aspect d'une chronologie événementielle – prend la forme d'une connexion de telle sorte que les moments du temps sont identifiés, c'est-à-dire posés dans leur différence mais inscrits dans l'unité de sens que leur confère le présent. Au fond, la principale différence entre la sphère journalistique et la sphère du littéraire repose sur le concept de « mise en intrigue », élaboré par Paul Ricœur dans *Temps et Récit* (1983). Elle peut être définie comme un « agencement de faits », c'est-à-dire une construction par laquelle des actions et des événements distincts s'inscrivent dans une continuité narrative. Ricœur présente l'intrigue comme médiatrice à un triple plan : tout d'abord, elle est médiation par laquelle se réalise l'insertion d'événements singuliers dans le tout d'une histoire. Ainsi on passe de la succession des événements à une configuration par laquelle ces derniers font sens dans et par une structure d'ensemble. En second lieu, l'intrigue rend homogènes des éléments hétérogènes. Enfin, cette synthèse de l'hétérogène produit une configuration temporelle. Ces trois fonctions n'en désignent qu'une seule : l'expérience temporelle vécue sur le mode de la dispersion prend avec le récit la forme d'une configuration par laquelle cette expérience devient intelligible. Le temps est ainsi configuré par le récit.

C'est donc grâce à la mise en intrigue que la temporalité que nous avons schématiquement décrite en évoquant les trois guerres qui, à compter de 1979, ont décimé l'Afghanistan, peut prendre sens pour le lecteur, quelle que soit sa nationalité.

Paul Ricœur écrit ceci :

Suivre une histoire, c'est avancer au milieu des contingences et de péripéties sous la conduite d'une attente qui trouve son accomplissement dans la conclusion. Cette conclusion n'est pas logiquement impliquée par quelques prémisses antérieures. Elle donne à l'histoire un « point final », lequel, à son tour, fournit le point de vue d'où l'histoire peut être aperçue comme formant un tout (Ricœur, 1983 : 104).

La conclusion d'une histoire ne répond pas forcément aux attentes du lecteur – Atiq ne trouve pas le bonheur auprès de Zunaira. Le dénouement peut être ouvert,

comme c'est le cas pour le personnage de Zunaira dont nous ne connaissons pas le destin.

En écrivant *Les Hirondelles de Kaboul*, Yasmina Khadra est parvenu à rompre les frontières géographiques et culturelles qui nous séparaient de l'Afghanistan, il a su sensibiliser un lecteur qui, désormais, ne peut ignorer les maux quotidiens de ce pays.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Amossy, R., (2000) *L'argumentation dans le discours*. Paris, Nathan.
- Badinter, E., (2000) "Il faut secourir les femmes afghanes" in *Le Monde*. 23 novembre 2000.
- Debray, R., (1992) *Vie et mort de l'image*. Paris, Folio Essais.
- Erman, M., (2009) *Essai sur la passion du mal*. Paris, PUF.
- Ferry, L., & A. Comte-Sponville, (1999) *La sagesse des Modernes*. Paris, Poche, Pocket.
- Ferry, L., (1996) *L'Homme-Dieu ou le sens de la vie*. Paris, Le livre de poche.
- Freud, S., (1924) *Psychologie collective et analyse du Moi*. Traduction de V. Jankélévitch, Paris, Payot.
- Hosseini, K., (2006) *Les cerfs-volants de Kaboul*. Paris, Poche.
- Khadra, Y., (2004) *Les Hirondelles de Kaboul*. Paris, Livre de poche.
- Kristeva, J., (2006) *Pouvoirs de l'horreur*. Paris, Seuil.
- Philip, B., (1998) "Femmes de Kaboul" in *Le Monde*. 24 mai 1998.
- Rey, P.A., (1999) *Dictionnaire historique et étymologique de la langue française*. Paris, Le Robert.
- Ricoeur, P., (1983) *Temps et Récit*. Paris, Seuil.
- Voltaire, (2004) *Candide*. Paris, Libro.